

par créer un état de tension chronique, restée inconsciente et soigneusement contrôlée par une volonté bien trempée. Cette tension, ou accumulation d'agressivité sans cible particulière, créait le besoin d'une décharge d'agressivité. Ce "besoin" n'était pas pourtant de nature corporelle - les occasions pour se défouler par une activité corporelle idoine ne manquaient dans aucun de ces cas - mais bien **psychique**. Sûrement il devait y avoir une rancune accumulée, surtout inconsciente bien sûr et qui ne se matérialisait pas en des griefs palpables vis-à-vis de telle personne en particulier (un des mes parents disons, ou une des personnes qui en tenaient lieu), sur qui j'aurais pu reporter alors des sentiments de rancune, et leur donner une expression concrète, violente peut-être. Il devait y avoir en moi une violence "vacante", une violence diffuse, errante, à la recherche d'une cible sur qui se décharger. Il semble que souvent ce sont les animaux (insectes, crapauds, chiens ou chats, voire boeufs ou chevaux...) qui font les frais de telles violences en errance, à la recherche d'une victime. Cela n'a pas été le cas pour moi, je ne me rappelle pas avoir martyrisé dans ma vie un animal ni petit ni grand. Apparemment, il me fallait un bouc émissaire plus proche de moi, une **personne** ! Quand on en cherche un, sûrement on n'a jamais de mal à en trouver.

◊ Je n'ai aucun doute que ce que je viens d'écrire décrit bien un certain aspect de la réalité. Je sens pourtant que cette description reste encore à la surface des choses, elle cerne seulement un certain aspect "mécaniste", sans vraiment entrer plus avant dans le vécu inconscient. Pour le moment, à la place de ce vécu, il y a une sorte de grand "blanc", de vide. Ce n'est pas ici le moment et le lieu de passer outre, pour sonder plus avant ce que ce "blanc" recouvre, ce qui se dissout dans ce "vide". Est-ce ce fameux "mépris de soi", qui s'affirmait de façon si péremptoire encore dans la note d'il y a trois jours, et qui soudain, maintenant qu'il s'agit de **moi**, semble évanoui sans laisser de traces ? Ce serait le moment maintenant ou jamais, enfin, d'en avoir le cœur net, d'élucider ce "flou" tenace et ambigu qui continue à marquer la connaissance que j'ai de moi-même, comme naguère le "flou" qui entourait le rôle et l'existence même de l'angoisse dans ma vie. C'était là, l'angoisse, le "secret le mieux gardé" dans toute ma vie, m'avait-il semblé. Y aurait-il un autre secret, mieux gardé encore, à peine frôlé ici et là, en deux ou trois occasions, depuis qu'il m'arrive de méditer ? J'ai le sentiment d'avoir tout en mains pour en savoir le fin mot - y compris par ce soudain afflux d'intérêt bien familier, qui m'apprend que le moment est mûr pour me lancer ! Pourtant, je sens que je ne vais pas le faire ici, dans cette méditation en quelque sorte "publique", ou du moins, destinée à être publiée. Celle-ci aura eu du moins, entre bien d'autres, la vertu de faire mûrir inopinément une question devenue soudain très proche, reconnue enfin comme cruciale pour une compréhension de moi-même, alors que précédemment elle faisait un peu figure d'une question parmi cent, sur une longue liste d'attente dont je ne verrai peut-être jamais le bout...

Il n'est nullement exclu que j'aurai l'occasion encore de rencontrer l'un ou l'autre des trois hommes (dont deux sont à peu près de mon âge) qui ont été naguère les cibles innocentes d'une violence et d'une agressivité en moi ; ou sinon, tout au moins, que j'aurai la possibilité d'écrire à tel d'entre eux. Ce sera une bonne chose pour moi de pouvoir faire amende honorable, et ce, en pleine connaissance de cause. Peut-être ce sera une bonne chose pour lui également. Chose étrange pourtant, je n'ai pas l'impression qu'aucun des trois m'en ait jamais vraiment voulu, et que ma violence ait déclenché en lui une animosité personnelle pour moi en particulier, plutôt, il me semble que tout le contexte dans lequel il était pris devait être vécu par lui comme une sorte de calamité, à laquelle il n'aurait pu même être question d'échapper, et que ma propre personne a été perçue plus comme un parmi des figurants dans cette calamité, que comme un tourmenteur impitoyable (que j'étais) et détesté. Il se peut bien sûr que je me trompe, et que je ne le saurai jamais - comme il se peut aussi que j'aurai la chance d'être confronté un jour à ce karma-là, que j'ai semé dans l'aveuglement.

Il doit y avoir eu, je crois, un mûrissement en moi dans les années qui ont suivi l'épisode "Guespy", sans